

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## En toute liberté

François Bilodeau and Ginette Michaud

Volume 30, Number 4 (178), August 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31620ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bilodeau, F. & Michaud, G. (1988). En toute liberté. *Liberté*, 30(4), 48–65.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

FRANÇOIS BILODEAU  
GINETTE MICHAUD

## De la nécrocritique (lettre ouverte à Ginette Michaud)

*Le sens historique, lorsqu'il peut régner sans entraves et tire toutes les conséquences de sa domination, déracine l'avenir, parce qu'il détruit les illusions et enlève aux choses existantes l'atmosphère qui les entoure et dont elles ont besoin pour vivre.*

Friedrich Nietzsche<sup>1</sup>

*Pour triompher de la difficulté, la connaissance, dans le sens de révélation de ce qui a été, n'est pas suffisante; une autre connaissance est nécessaire dans le sens de la détermination du tracé de ce qui est en devenir.*

Ernst Bloch<sup>2</sup>

Chère Ginette

La critique d'un récent ouvrage de Fernand Dumont, *Le Sort de la culture*<sup>3</sup>, que tu signalais dans le précédent numéro de *Liberté*<sup>4</sup>, n'a pas été sans susciter chez moi un malaise que je ne parviens pas encore à maîtriser et dont, pour cette rai-

---

1. *Seconde considération intempestive*, Paris, GF-Flammarion, 1988, p. 132.

2. *Le Principe Espérance*, tome I, Paris, NRF Gallimard, 1976, p. 162.

3. Montréal, l'Hexagone, «Positions philosophiques», 1987, 332 pages.

4. «De notre psyché nationale 2», no 177, juin 1988, pp. 73-79.

son, j'ai décidé de te faire part. Pour quitter le silence que je préférerais le plus souvent garder sur des questions dont (comme celle du nationalisme québécois par exemple) l'ampleur et la difficulté excèdent mes capacités présentes, pour me prêter au jeu des confidences et m'interroger à haute voix sur les raisons qui t'ont amenée à rendre un verdict aussi sévère et aussi catégorique à l'endroit de Fernand Dumont et de ses essais, il faut, je présume, que tes paroles aient sérieusement affecté en moi autre chose qu'une sensibilité proprement politique. Pour être plus précis, la désinvolture et l'attitude triomphaliste dont tu as fait preuve à l'égard du *Sort de la culture* m'ont à ce point stupéfié que je me suis mis à éprouver de la compassion pour son auteur. Plutôt que d'un désaccord explicite quant aux objectifs critiques que tu vises, mon intervention procéderait initialement d'une gêne face au sort que tu as réservé à un écrivain et à ses textes. En effet, il m'a semblé, en lisant *De notre psyché nationale 2*, assister à une exécution sans même avoir été saisi des motifs qui en aurait justifié l'urgence et la nécessité; il m'a semblé que si tu avais clairement prononcé ta sentence, le procès, lui, n'avait jamais eu lieu, ou plutôt qu'il s'était déroulé en l'absence d'un tiers, en un autre lieu que ton texte même. En d'autres mots, tu as certes administré la justice, mais je n'en conserve pas moins la très fâcheuse impression d'avoir été le témoin d'une mascarade, d'un barbare règlement de compte, voire d'un simulacre de critique.

J'ai longuement hésité avant d'oser t'écrire les lignes qui précèdent. Comme, pour réfuter Dumont, tu te réclamaux notamment d'André Belleau — un penseur que je tiens également en très haute estime et dont les efforts en vue d'une véritable diversification des discours québécois ont justement frayé la voie à plusieurs parmi notre génération —, mon premier mouvement fut de te donner entièrement raison et d'étouffer le doute que ma réaction avait dès lors engendré dans mon esprit quant à l'orientation présente de ta réflexion. Mais comme, quoi que je fisse en ce sens, je ne parvenais pas à colmater la fissure qui venait de poindre, il ne me restait plus

qu'à l'examiner sérieusement, quitte à l'élargir s'il le fallait.

Ne t'imagines pas, toutefois, que je veuille uniquement me porter ici à la défense de Fernand Dumont. D'ailleurs, comme tu le rappelles toi-même, l'auteur du *Lieu de l'homme* n'a sûrement pas besoin d'un plaideur: «quiconque a lu les ouvrages théoriques de Dumont (...) ou ses essais (...) connaît (...) sa rigueur intellectuelle, ses qualités redoutables comme dialecticien, sa manière particulière de 'raisonner' et d'argumenter». Mon intention n'est pas non plus de te signifier que tu as eu tort de vouloir commenter les essais du *Sort de la culture*. Je connais trop bien la valeur de la critique pour te reprocher d'être une nouvelle fois intervenue et d'avoir secoué l'atonie intellectuelle à laquelle, comme on nous invite fréquemment à le faire, il serait beaucoup plus agréable de s'abandonner.

Ceci dit, je ne continue pas moins de penser que ton article sur Dumont est injuste, qu'il dessert même le projet d'une réelle et efficace critique du nationalisme québécois. J'y déplore, entre autres, l'absence d'une argumentation qui m'aurait convaincu de la justesse de tes conclusions. Car, à bien y réfléchir, pour te défaire finalement du recueil et persuader ton lecteur de l'invalidité de ses thèses, tu t'es notamment contentée de dresser une liste de signes glanés çà et là au hasard des pages (*nationalisme*, *Lionel Groulx*, *patrie*, *terreau*, *perception magique*, etc.), et dont la collusion manifeste avec des idéologies et/ou des superstitions douteuses suffirait à bannir définitivement du vocabulaire de tout intellectuel contemporain qui se respecte, donc à disqualifier *de facto* le triste sire qui, au contraire, aurait eu la malencontreuse idée de s'en servir. Or promets-moi de douter que, pour affermir la critique d'ici et surmonter «l'impasse nationaliste», il suffise d'avoir de bons réflexes, de jouer au détective, de guetter dans le discours d'autrui la présence de signes empruntés à un passé critiquable, de les assimiler à des virus, d'en condamner les propagateurs et d'en interdire l'usage. C'est, je crois, se sortir à peu de frais de «l'impasse» et triompher à bon compte des obstacles, car il est bien plus facile de congédier Dumont en invoquant la vétusté de son lexique et de sa culture, que de

s'interroger sur les raisons qui le poussent encore à faire appel à des objets qu'il sait pertinemment avoir à tout jamais été compromis par leurs liens étroits avec les idéologies éminemment funestes.

Mais cette interrogation — pourtant inévitable car rien ne saurait garantir l'innocence de mon propre discours, aussi scientifique et aussi critique à l'égard des idéologies puisse-t-il être —, tu l'éledes, et d'un geste tu refoules Dumont vers l'enfer où devrait brûler le petit mais dangereux idéologue que selon toi il serait, et contre lequel, grâce au ciel, tu as le courage de nous prévenir.

La manière dont tu t'y prends pour présenter l'auteur et son livre révèle d'ailleurs que la partie est déjà jouée — non pas seulement celle entre toi et le texte de Dumont, mais aussi celle entre toi et le passé — et que ton rôle — ta mission, devrais-je dire — consistera alors à faire apparaître le mensonge et la perfidie dissimulés sous l'épaisse couche de savoir et de respectabilité, de prouver hors de tout doute la perniciosité de ce revenant qui, à grand renfort d'astuces rhétoriques, nous ramènerait tout droit au Moyen Âge et à sa terrible noirceur, petite ou grande peu importe. Lorsque, dans ta première phrase, tu nous avertis que «l'ombre portée de Lionel Groulx (...) se profile de façon insistante, pour ne pas dire inquiétante, dans la dernière partie de l'ouvrage», et lorsque, plus bas, avec une ironie consommée, tu énumères les glorieuses réalisations de Dumont et louanges sa grande habileté rhétorique et sa parfaite maîtrise de la langue, tu suggères en fait que ces monuments littéraires, cette majesté et ce brio, loin de nous en imposer, devraient nécessairement nous inciter à redoubler de prudence, car élevés à un tel niveau, le savoir, la rigueur, le génie et la compétence dialectique, rhétorique et linguistique dissimulent sûrement quelque intention malveillante, voire quelque piège, et composeraient alors un arsenal d'artifices dont userait l'homme de pouvoir pour ne pas avouer directement à son auditoire le véritable mobile de son discours, soit de nous emprisonner à tout jamais dans la chambre froide et obscure où trône le triste et vieux chanoine.

Vois, par exemple, afin d'éveiller la suspicion de ton lecteur à l'égard du Maître, tu nous exposes «sa manière particulière de raisonner' et d'argumenter» (c'est moi qui souligne): «quelques questions, toutes claires *en apparence*, jetées en guise d'*attaque* rhétorique, suivies de réponses *diffuses, sinueuses, retorses*, où compte surtout le 'cheminement' plutôt que le point d'arrivée». Mais heureusement pour nous, tu n'es pas dupe; tu as dès le début flairé le piège; tu entres en scène et, contrairement à l'adversaire, tu vas droit au but, à ce «point d'arrivée» que le Malin, par ses ruses, s'était sournoisement ingénié à dérober à son public.

Ta promptitude à réagir et ta sollicitude à l'égard de tes lecteurs t'honorent, Ginette. La maison (la maison? le «terreau»?) est bien gardée. Mais dis-moi, Ginette, était-elle en péril? Pourquoi as-tu sonné le tocsin et déterré la hache de guerre? Qu'est-ce qui te gêne tant chez Fernand Dumont pour lui barrer la route, le réduire au silence et nous convaincre que tout son beau discours n'est en réalité qu'une exhortation à plier l'échine, à trahir la pensée et à rejoindre le troupeau?

Pour tout dire, l'anathème dont tu frappes Dumont (comme celui, plus discret, sur la personne de Léon Dion dans ta chronique précédente<sup>5</sup>) me trouble bien davantage que le recours à Lionel Groulx dans *Le Sort de la culture*. Lorsque tu vas jusqu'à insinuer que la mesquinerie dont ferait preuve l'auteur dans son nouveau livre (sa trahison à la race — des intellectuels — et son pacte avec celle de Groulx et des geôliers de l'antique et terrifiante noirceur), que cette mesquinerie, dis-je, serait même déjà visible dans la façon toute «particulière» qu'on lui connaît de travailler le langage (la dialectique spécieuse et «redoutable», l'absorption et la transmutation des «choses les plus concrètes» au sein d'une langue «blanche, abstraite (...), quasi exsangue»), je m'inquiète; et cela pour deux raisons.

---

5. «De notre psyché nationale 1», dans *Liberté* 176, avril 1988, pp. 93-102.

Premièrement, en ne considérant au préalable la logique et la prose de Dumont que comme les composantes d'une *essence*, soit celle de l'esprit certes supérieur mais austère, irréel, mystérieux, déconcertant, omnipotent et écrasant (*Zeus* en personne), pour ensuite affirmer que *Le Sort de la culture* nous mène droit à une «impasse», tu peux alors en toute quiétude faire l'économie d'un véritable procès, d'une véritable critique, puisque peu importe, nous dis-tu, l'angle d'observation que nous aurions choisi pour analyser le livre, il était évident que *nous ne pouvions pas gagner*, il était écrit que d'un être aussi sérieux et aussi froid, d'un être aux manœuvres si sombres et si singulières, d'un être aux desseins si obscurs et si insondables, d'un être, enfin, qui ne descend jamais des nues où il a élu domicile, nous ne pouvions recevoir ni aide ni lumière, mais bien plutôt l'ordre de rester soumis et attachés à la glèbe, de nous prosterner devant sa Parole et de porter notre éternel fardeau... Triomphe de la tautologie<sup>6</sup>.

Et deuxièmement, en représentant Dumont sous les traits d'une déité sévère et inaccessible, pour nous prouver plus bas qu'il a bel et bien trahi la culture livresque et la pensée, tu me montres en fait que toi-même — toi, une intellectuelle aguerrie — tu ne crains pas de reprendre à bon compte un discours foncièrement anti-intellectuel («Il n'est pas des nôtres: sa distance, sa froideur, ainsi que la complexité et la préciosité de son langage en témoignent éloquemment») et de dénigrer un

---

6. Relire à cet effet la réflexion de Roland Barthes sur l'écriture stalinienne: «Dans l'univers stalinien, où la *définition*, c'est-à-dire la séparation du Bien et du Mal, occupe désormais tout le langage, il n'y a plus de mots sans valeur, et l'écriture a finalement pour fonction de faire l'économie d'un procès: il n'y a plus aucun sursis entre la dénomination et le jugement, et la clôture du langage est parfaite, puisque c'est finalement une valeur qui est donnée comme explication d'une autre valeur; par exemple, on dira que tel criminel a déployé une activité nuisible aux intérêts de l'État; ce qui revient à dire qu'un criminel est celui qui commet un crime» (*Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, «Points», 1972, p. 21).

écrivain qui cherche à élever sa pensée à la hauteur qu'il entrevoit chez ses prédécesseurs.

Ce défi, cette exigence, cette noblesse et ce sérieux, tu les décèles, mais tu les censures aussitôt et, grâce à l'humour et à l'ironie que tu empruntes notamment à *L'Hiver de force*, tu les repousses dans le lointain. Le texte de Dumont lance un défi à ton intelligence, mais ce défi, tu ne le relèveras pas vraiment. (Parce que trop difficile? Parce que trop compromettant?) Tu voudras plutôt bénéficier d'une bonne marge de manœuvre et, sous l'égide de Réjean Ducharme, tu ramèneras le débat à de plus courantes et de plus sécurisantes proportions, soit celles de la caricature.

Aussi assistons-nous, dans ta chronique, comme dans celle qui précédait, à un duel scolaire où l'académicien sorbonnard, réactionnaire, bardé de titres et de diplômes, et usant d'une prose ronflante, abstraite et austère, doit rendre des comptes à l'avant-gardiste dégourdi et insoumis, qui ne s'en laisse pas imposer, bouscule les idées reçues, subvertit l'ordre établi par son refus d'optempérer et de coopérer, par son audace, sa franchise et son humour décapant, et dont «la tâche, nous dis-tu, (...) consiste (...) à opérer pour (lui)-même un tri, un brassage, un autre découpage qui déplacent ce qui, justement, paraissait avoir trouvé de toute éternité sa place». (Tiens, puisque ces concepts te tiennent à cœur, à quand, Ginette, un essai sur Dieu, les sphères célestes et l'éternité?) Les deux silhouettes sont déjà tracées et bien en place sur la page; la première à droite, la seconde à gauche. Il ne reste plus qu'à épinglez les noms (Dion, Dumont et Groulx: à droite; Jean Larose et Réjean Ducharme: à gauche; quant à Heinz Weinmann, on ne sait trop quoi en faire). Et que tous les «vieux» se le tiennent dorénavant pour dit: ceux qui n'ont pas encore compris que *JE est un autre*, qui n'ont pas rectifié leur tir en conséquence — leur «*style*», comme tu dis — et «*qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait*», ceux-là, c'est bien dommage, devront nécessairement se contenter du mauvais rôle.

Ta caricature se voudrait amusante; mais elle est somme toute assez peu personnelle et assez peu nouvelle. Elle m'at-



triste même, cent fois plus que tous les livres de Fernand Dumont réunis; car c'est uniquement par elle que tu te persuades d'avoir réellement triomphé de ta lecture, comme c'est uniquement sur elle que tu t'appuies pour convaincre tes lecteurs qu'avec toutes ses références bêtes et puérides à *Groulx*, à la *patrie*, au *terreau* et à la *magie*, Dumont *caricature, pervertit et trahit* lui-même la pensée.

Ainsi, non seulement tu présides au triomphe de la tautologie, mais ta caricature révèle que tu te complais allégrement dans ce dont, selon toi, Fernand Dumont se serait fait le complice, soit le «refoulement de la culture livresque». Car de quoi sommes-nous ici les spectateurs, sinon d'un psychodrame où l'intellectuel se dédouble en un pédant et un gavroche, et où le second reproche au premier de rester juché sur son piédestal, d'habiter sa bibliothèque, d'avoir perdu contact avec les «choses (...) concrètes», d'utiliser un langage abstrait et policé, et de parler en paraboles? À quoi nous convies-tu d'assister, sinon à une triste farce où, sans que personne ne lui force la main, l'intellectuel tend lui-même des pièges à sa trop belle et trop parfaite intelligence pour qu'elle en perde enfin son latin, revienne sur terre, fasse silence et s'abandonne, sans rechigner, au tourbillon du monde déjà-là? Faut-il, dis-moi, que nous applaudissions à cette autopunition et à ce triomphe de la complaisance?

Eh bien, moi, au risque de paraître «méchant, amer, réactionnaire», je rechigne! Quoi? La «langue» de Dumont serait «blanche, abstraite (...), quasi exsangue»? Qu'est-ce à dire? Et celle de Descartes aussi, je suppose? Certes, quand on fait la sourde oreille... Or, de la même façon qu'un Roland Barthes s'enthousiasmait à la lecture d'Émile Benveniste parce qu'il trouvait «à la surface de sa linguistique comme le frémissement, poignant à force d'être discret, d'une eau qui va bouillir»<sup>7</sup>, je suis enclin à voir dans *Le Sort de la culture*, plu-

7. Cité par André Belleau, dans «Approches et situation de l'essai québécois», *Voix et images*, vol. V, no 3, printemps 1980, p. 538.

tôt que le progrès de l'anémie que par trop hâtivement tu y observes, l'élan d'une écriture qui, à partir des signes qu'elle déploie et déplace avec une patience et une grâce peu communes, construit un chemin vers les sommets de la pensée. Il y a là, pour reprendre un titre d'André Belleau, une véritable «passion de l'essai»<sup>8</sup> dont seuls un aveuglement ou une surdité, ou encore une forte dose de mauvaise foi, peuvent se permettre de nier la réalité. Je discute avec un tel texte; je ne le rejette pas aussitôt dans le cabanon de l'histoire, sous prétexte que son auteur se livrerait à de sombres activités nationalistes, ou qu'il pactiserait avec les spectres d'un passé peu glorieux.

Car c'est notamment sur la base du rapprochement effectué par Dumont lui-même entre «ses pensées» et la «patrie», et particulièrement entre son travail et celui du chanoine Groulx, que tu opposes une fin de non-recevoir au *Sort de la culture*, et que — triste sort, en effet — tu coupes les ailes au philosophe. Or je ne vois pas pour quelles raisons nous devrions interdire à Dumont, ou à d'autres après lui, le droit de lire et de commenter l'œuvre de Lionel Groulx.   ce que je sache, aucun des précédents exégètes de Groulx n'est devenu un assassin ou un fourbe dictateur. Et le fait de parler de cette œuvre — que personne ne t'oblige à lire par ailleurs — signifie-t-il irr m diatement que l'on a à tout jamais adopté une idéologie réactionnaire, et que, par conséquent, l'on mérite d'être baillonn ,  conduit et jeté manu militari à la fosse? Chercherais-tu querelle   Umberto Eco qui, dans *La Guerre du faux*, n'hésite pas à faire l'* loge de saint Thomas*?<sup>9</sup> L'accuserais-tu de trahir la cause des Modernes lorsque, tout en montrant à quelle impasse la doctrine du théologien italien a mené et mènerait aujourd'hui, il reconnaît en lui un digne ancêtre dont la pensée a certes vieilli mais dont l'effort de

---

8. *Liberté* 169, février 1987, pp. 92-97.

9. Paris, Grasset, 1985, pp. 257-266.

penser, rétabli dans son contexte historique, reste toujours exemplaire, même pour l'intellectuel formé à des méthodes nouvelles et plus efficaces? T'acharnerais-tu à ne voir dans cet éloge qu'une scandaleuse réhabilitation et une ignoble soumission d'Eco aux dogmes de l'Église catholique?

Que malgré les mises en garde répétées contre les dangers qu'elle recèle, notre contemporain Fernand Dumont trouve encore des vertus à l'œuvre de Lionel Groulx, en quoi est-ce si scandaleux? De quoi as-tu peur, Ginette? Et de qui? De quoi as-tu honte? Et auprès de qui? En détarrant un mort rongé par les vers, dis-tu, Dumont a signé son arrêt de mort; sa pensée déjà livide, ne saurait qu'en pâtir. Et comment cela? Tout simplement, me réponds-tu, parce que Groulx a édifié sa pensée sur et pour la patrie, et que «l'expérience radicalement altérante de l'écriture nous a en effet à maintes reprises montré qu'il n'y a nulle 'patrie' pour la pensée, que l'auteur n'a pas à cautionner ses origines toujours douteuses»; par conséquent, selon ta logique, quiconque aujourd'hui se réclame d'une telle œuvre — qui en fait, d'après toi, n'en est pas une, puisqu'elle n'est nullement redevable à l'Écriture, mais relève essentiellement de l'Idéologie — abdique sa pensée et sa place au Royaume des Élus, pour grossir le nombre des bornés et des ennemis jurés du peuple. De telles œuvres, poursuis-tu, «il ne faudrait pas, au prix d'une réconciliation par trop ruineuse, oublier pourquoi nous les refusons».

Encore une fois, ton empressement à défendre la Cité contre les magouilleurs nationalistes me touche. Plutôt que d'en être rassuré, cependant, je décèle avec inquiétude dans les plis de ta prose, les relents et les soubresauts d'une sophistication «par trop ruineuse» qui se complaît dans le dualisme et qui, avec l'énergie du désespoir, lutte pour mettre un terme au débat hélas lassant que chacun et chacune entretient avec sa patrie. (Aurais-tu déjà sombré dans «la fatigue culturelle»?) Car ce n'est pas sans étonnement et sans amertume que je te vois, au nom d'une sauvage liberté et d'une rupture de plus en plus fracassante et absolue, saper un discours qui nous parle de la construction d'un avenir et de l'établissement d'une

pensée en terre québécoise, sous prétexte que ce discours serait, *par essence*, réactionnaire.

En outre, il faut que Fernand Dumont te gêne drôlement pour que tu acceptes le sale boulot de creuser sa tombe et qu'en plus, tu y mettes tant d'ardeur. En fait, tu ne peux pas supporter qu'il ne soit pas encore devenu la créature figée, abstraite et intemporelle dont il serait alors aisé de se débarrasser, le moribond blafard dont il ne nous resterait plus qu'à accélérer l'agonie. Car, ne t'en déplaie, il parle encore le «vieux» sociologue, le «vieux» philosophe, le «vieux» nationaliste, et il s'active et il cherche, là chez Socrate, là chez Descartes, là chez Garneau, là chez Marx, là chez Comte, là chez Groulx, là chez Vadeboncœur, là dans telle recherche en sciences humaines, là dans ses souvenirs personnels, il cherche des outils pour *penser à nouveau sa relation à sa société et au monde*. Et au cours de cette cueillette et de ce rassemblement — ce «rapaillage», comme tu dis avec un brin d'ironie —, il se voit à nouveau, comme dans *Le Lieu de l'homme*, mais avec plus de pathos me semble-t-il, installé dans une distance de lui-même à lui-même, que, loin de nier en niant celle qu'instaurent la culture et la pensée — comme tu l'insinues — ou de la proposer comme la seule et unique voie de salut — comme tu voudrais qu'il fît —, il englobe au sein d'un continuum qui l'amène à miser également sur l'espérance d'une réconciliation:

*Ce vide dont parlait Blondel garantit la distance que doit garder toute pensée et invite à l'espérance de l'Être. En définitive, c'est dans cette distance et dans cette espérance farouchement défendues, que s'imposent l'urgence et la tradition de la philosophie.*<sup>10</sup>

Or toi, obnubilée par le nationalisme essentialiste, tu refuses avec véhémence un livre où — et ce n'est pas si fré-

---

10. *Le Sort de la culture*, p. 233.

quent au Québec — un écrivain s'est appliqué à *penser*; et, sans aucune autre considération que ta mission critique pour en finir une fois pour toutes avec les «pelleteux de nuages», tu le rabaisses, tu le caricatures, tu l'écrases et tu l'étouffes sous ton indignation et tes cris d'alarme. C'est ainsi que sous ta plume, Dumont est devenu un vulgaire curé de campagne qui dissimule sa petitesse sous ses glorieux titres, et un nostalgique frileux qui se réfugie dans la méprisable patrie de Groulx, quand ce n'est pas «dans la sphère de la pure idéalité»; c'est ainsi que son œuvre s'est vue coupée de ses assises théoriques et historiques, et assimilée à un décor en trompe-l'œil qui détourne les esprit des vrais problèmes, mais dont toi, grâce à ton habileté technique, tu as su t'affranchir à temps, dont tu as su contourner tous les pièges et toutes les difficultés, et dont tu peux maintenant démonter tous les rouages pour lui faire avouer publiquement ses péchés cachés, à savoir sa complicité avec les pires agents de notre sujétion intellectuelle, son nationalisme et son idéalisme. («On imagine en effet, écrit André Belleau, tout ce qu'il faut de science, d'imagination, de subtilité pour trouver du nationalisme chez Lionel Groulx ou de l'idéalisme chez Fernand Ouellette»<sup>11</sup>... et de l'un et de l'autre chez Fernand Dumont.)

Je me dis qu'après cette éclatante victoire sur le Provincial borné et arriéré, sur l'Usurpateur de la pensée, tu as sûrement un discours de rechange à me proposer, profond, différent et stimulant. Mais je suppose qu'il me faudra attendre, parce que je ne vois pour l'instant qu'une danse rituelle autour d'un cadavre, et je n'entends que des cris de ralliement, des appels à la turbulence, à l'excentricité, à l'oubli du passé, à la fuite en avant, à la guérilla critique, au brouillage et à l'agitation permanente. Je me demande donc encore à quelles fins peuvent bien servir tout ce tapage et ce remue-ménage.

Je vois bien que tu en as contre la tranquillité qui règne en ton pays, que tu t'indignes de l'absence de hardiesse dont font

---

11. *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, «Papiers collés», 1986, p. 92.

preuve tant les uns que les autres, que tu désires préparer l'indépendance, mettre fin à la béate unanimité et prendre le mal par la racine, quitte, s'il le faut, à utiliser la méthode forte, à pratiquer «une psychanalyse un peu sauvage». Assez vu les processions de piété et les tombolas de charité. Assez entendu les cantiques et les comptines. Assez connu la belle mais factice harmonie. Assez mâché et avalé la guimauve des louveteaux. «*Départ dans l'affection et le bruit neufs!*» Place à la parole vive, dure et efficace, à l'opération de nettoyage qui nous débarrassera de tous nos antiques péchés, à la purge qui polluera certes pour un temps l'atmosphère, mais qui, plus que la lavande respirée depuis des siècles et des siècles jusqu'à la nausée, saura vraiment nous purifier, nous mettre enfin sur la bonne voie, nous redresser et nous inspirer!

Je suis désolé, Ginette, mais tant que tu te contenteras de jeter les hauts cris, je ne marcherai pas, comme je ne marche pas non plus lorsqu'on m'invite à prendre part au sage défilé national. Or toi qui désires pourtant ardemment briser et disperser celui-ci, tu ne me proposes, du moins pour l'instant, qu'un déplacement du troupeau dans un lieu aussi stérile que celui dont tu voudrais nous détourner, ainsi qu'une prise en charge des opérations par des gens supposément plus alertes, mieux aguerris et mieux formés que leurs aînés, et qui n'hésiteront pas, quand l'occasion se présentera, à étouffer sous leur vacarme et leur superbe, tout discours qu'ils auront préalablement jugé inopportun, démodé et contraire aux intérêts du peuple.

À la seconde partie de ton programme, soit les applications pratiques, je répondrai par les mots d'un philosophe:

*Qui donc vous force à juger? (...) En tant que juges, il vous faudrait être placés plus haut que ceux que vous avez à juger, tandis que votre seule qualité c'est d'être arrivés plus tard. Les hôtes qui s'approchent en dernier lieu de la table doivent, à bon droit, occuper les dernières places, et vous voulez obtenir les premières. Eh bien! accomplissez du moins ce qu'il y a de plus élevé et de plus*

*sublime. Peut-être vous fera-t-on de la place, lors même que vous arriveriez les derniers.*<sup>12</sup>

Nietzsche n'avait que vingt-neuf ans lorsqu'il écrivit ces lignes pour fustiger le cynisme dont ses compatriotes formés à la moderne faisaient preuve dans la conduite des sciences historiques. Il avouait même qu'il aurait préféré conserver avec un Goethe prétendument «vidé de ses forces vitales à quatre-vingt-deux ans», plutôt qu'avec les «jeunes», les «ultra-modernes» et les «légionnaires du moment». De notre cadet, puisque nous avons toi et moi franchi le cap de la trentaine, serais-tu prêtre à dire qu'il battait déjà en retraite face aux défis du présent et partait se réfugier auprès des sécurisantes momies du passé? Mais peux-tu encore comprendre cette attitude, Ginette? Ou désespères-tu à ce point de toi, de l'époque et de l'avenir, pour appeler de tes vœux et anticiper le vaste magma où tout, passé, présent et futur, se mêle et se dissout dans l'indifférence générale?

Mais revenons, si tu veux bien, à l'article premier de ton programme, soit au postulat sur lequel tu fondes ton jugement sur Fernand Dumont et son nationalisme: «L'expérience radicalement altérante de l'écriture nous a en effet à maintes reprises montré qu'il n'y a nulle 'patrie' pour la pensée, que l'auteur n'a pas à cautionner ses origines toujours douteuses.»

Je fus, je l'avoue, très impressionné par la résistance du gilet *pare-patrie(s)* que tu avais endossé pour affronter l'Ennemi (d'où, peut-être, la longueur excessive de mon texte). Mais justement, ton fameux postulat n'est que cela: une camisole blindée que tu nous forces à revêtir à notre tour pour soi-disant nous libérer «du lieu, de l'emplacement, du terreau, bref, de l'impasse nationaliste». La réflexion sur la *non-identité* et la notion d'*apatride* dans le texte post-référendaire d'André Belleau<sup>13</sup>, et qui servait en réalité à rouvrir le débat

12. Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 130.

13. «Après le référendum de 1980: On ne meurt pas de mourir», *Surprendre les voix*, pp. 103-105.

sur notre relation au Québec et à l'histoire, devient curieusement chez toi une façon d'empêcher tout épanouissement de la question. Car chez toi, Ginette, qui n'aimes pas la dialectique, la *pensée* et le *lieu* s'opposent non pas comme les termes d'une dialectique justement, mais comme des essences éternelles et immuables. Si je suis bien ta pensée, la *pensée* relèverait de l'Écriture, c'est-à-dire du Bien, du non-idéologique, de l'ouverture et du dialogisme; tandis que le *lieu* et la *patrie* relèveraient, quant à eux, de l'Idéologique, c'est-à-dire du Mal, de l'impasse et du monologisme. À tant vouloir se cramponner au «terreau» des essences — tout particulièrement à celui de l'Écriture, cette force surnaturelle qui m'arracherait miraculeusement à l'Histoire<sup>14</sup> —, plutôt que d'entreprendre une véritable quête d'existence, il n'est donc pas étonnant qu'«il n(e) (soit) pas aisé de sortir du lieu, de l'emplacement, du terreau, bref, de l'impasse nationaliste».

C'est toi-même, me semble-t-il chère Ginette, qui t'engages dans un cul-de-sac, en refusant dès le départ de sortir des

---

14. Je crois voir de l'amertume, du désenchantement et du fatalisme dans cette «écriture radicalement altérante», qui tourne le dos à l'Histoire, non pas pour trouver de nouvelles ressources, revenir l'inspirer et anticiper un au-delà de l'Histoire, comme le ferait par exemple une religion messianique, mais pour, à l'opposé, rompre totalement avec cette Histoire et ses (toujours faux) espoirs, et refuser de pactiser dorénavant avec celle dont les multiples compli- cités avec des puissances occultes et néfastes ont été, depuis, portées à notre connaissance. L'Histoire est mère du Mensonge et de la Fausse Illusion. «L'auteur n'a pas à cautionner ses *origines toujours douteuses*; ce qui revient à dire que l'on demandera maintenant à l'Écriture de nous garder de force dans l'antichambre de l'Histoire, dans une pré-histoire, pour nous préserver du Mensonge historique et des intrigues, grandes et petites, que la perfide nous invitait à cautionner, et qui, quoi que nous fassions, menaient droit à l'«impasse», à la «noirceur». («Non, cent fois non.» «PAS NOUS») L'Écriture dont il est ici question, servirait alors à exprimer non seulement une révolte contre l'Histoire, mais aussi un refus de se compromettre de quelque façon que ce soit avec celle qui est à tout jamais souillée par la Faute (*C'est peine perdue...*) C'est à se demander maintenant si cette Écriture à l'humeur plutôt morose ne souhaite pas tout simplement le pire pour que soient confirmés ses soupçons les plus noirs. (... *Je vous avais prévenus!*)



sphères célestes où tu as solidement établi ta «patrie», et d'où tu nous *définis* une fois pour toutes comme des éternels *apatrides*. Or, à l'instar d'Hubert Aquin, «je ne crois pas plus à l'essence prédéterminée des peuples que je crois à celle des personnes»<sup>15</sup>, et, comme André Belleau, «j'aime mieux vivre que me définir»<sup>16</sup>. Tout comme le mot *Québécois*, celui d'*apatride* ne devrait nullement servir à nous enfermer de force une fois pour toutes dans une identité (celle de la *non-identité*), qui ne saurait être de toute façon que *provisoire*, à refouler l'histoire et les termes que nos ancêtres et nos aînés utilisaient, à clore péremptoirement le débat, à tuer dans l'œuf le discours de l'autre et, ainsi, à nous figer dans une glu aussi funeste que celle dont on voudrait décoller.

Lorsqu'André Belleau proposa la notion d'*apatride*, ce n'était pas pour éviter la confrontation avec la patrie, ainsi que tu nous y invites, mais plutôt pour penser notre histoire, celle du Québec, d'une façon dialectique, et pour ouvrir la voie à ceux qui, sans attendre le signal d'une quelconque instance, ont entamé seuls leur marche vers *la patrie de leurs pensées*; et c'était aussi pour les avertir qu'ils croiseront sûrement en cours de route, des faux prophètes qui, enchaînés à leurs essences et à leur éternelle Vérité, les intimideront et leur intimeront l'ordre d'arrêter de penser et de rêver, de fermer les yeux et d'entonner avec eux le genre de credo que tu nous proposes: «il n'y a nulle 'patrie' pour la pensée».

Du nationalisme, Fernand Dumont ne cherche pas à reformuler la doctrine, comme tu le laisses entendre. Mais il pressent qu'il y a là, dans cette idéologie, un bien, un héritage susceptible d'ouvrir des horizons; car l'avenir poindrait dans toute idéologie du passé, à condition de ne pas voir en elle que la fausse conscience, mais également un «surplus qui n'est

15. «La fatigue culturelle du Canada français», *Blocs erratiques*, Montréal, Quinze, «Prose entière», 1977, p. 80.

16. *Surprendre les voix*, p. 122.

autre que la culture se perpétuant»<sup>17</sup>. Le nationalisme de Dumont se veut donc avant tout une quête dynamique de culture. Que sa démarche nous inspire ou non, il est loin d'être pour ma part le coupable que tu cherches anxieusement, et mérite mieux que de servir de cible à tes invocations destinées à envoûter et à punir quelque docteur moyenâgeux qui propagerait parmi nous je ne sais trop quel esprit malfaisant. Toi qui t'indignes de la *perception magique* de Dumont, toi qui dis avoir quitté les ténèbres et vouloir nous libérer des charlatans, toi qui te montres aussi alerte à dépister les archaïsmes et les reliques d'un passé douteux, n'est-il pas étrange que ton discours procède moins de la réflexion que de réflexes superstitieux et d'un obscurantisme dont je ne vois nulle trace chez l'auteur tant décrié? À la magie noire je préférerais toujours, quant à moi, celle qui ne craint pas la clarté du jour et qui, par le fait même, me remplit d'une vive lumière.

**François Bilodeau**

Il est sans doute inévitable que la critique, même la plus réservée, déclenche de telles crises. Le malentendu dont fait état cette «Lettre» qui m'est adressée (mais si peu...) est si total que je doute que rien d'intelligible puisse en sortir, à l'exception peut-être d'une certaine mise en scène totémique, pleine d'intérêt. Jugeant la teneur et le ton de cette «Lettre» complètement intempestifs et excessifs (et je ne parle pas seulement de sa longueur), je laisse donc au lecteur le soin de lui donner sa véritable mesure. Par ailleurs, je le prie instamment de bien vouloir retourner à l'article incriminé pour vérifier les citations qui me sont ici attribuées: même si celles-ci se présentent entre guillemets, elles relèvent malheureusement le plus souvent de la plus pure projection de la part de l'auteur. Contre ce procès d'intention, cette fois, oui, je m'indigne.

Un mot cependant, pour finir, sur la tâche du critique telle que j'essaie de la pratiquer. L'unique visée du critique

---

17. Ernst Bloch, *op. cit.*, p. 190.

consiste à lire, à réfléchir, à articuler ce qui ne l'était pas avant qu'il n'en traite et, parfois, à écrire à son tour. Il n'a que faire des politiques, des programmes d'action et même, à la limite, des solutions positives: son affaire n'est pas de passer à l'acte, mais de se maintenir dans le lieu inconfortable de l'analyse, quoi qu'il puisse lui en coûter. En ce sens, la pensée et l'écriture sont en effet tout ce qui m'intéresse.

**Ginette Michaud**

Chère Ginette

Je reconnais avoir fait preuve d'impertinence en t'apostrophant de la sorte. Je ne nie pas non plus avoir forcé la note dans la formulation de mes critiques; à elle seule, la référence au jeune Nietzsche était particulièrement révélatrice du ton que j'adoptais. Mais si l'impétuosité manifeste de mon texte ne garantit pas la validité de mes conclusions, en revanche, elle ne saurait servir d'unique critère pour les discréditer. De plus, ta réponse me confirme qu'il y avait au moins un avantage à m'exprimer avec une telle fougue; en effet, ma fureur d'hier m'interdit aujourd'hui de me composer en toute hâte un masque de vertu et de sainteté, et je m'en réjouis. Quitte à ce que les lecteurs me croient également sujet à des «crises», je préfère encore assumer ce que je suis, plutôt que de me prévaloir d'une immunité qui m'ennoblirait peut-être, mais pour laquelle, à coup sûr, je devrais renoncer à exercer pleinement mon esprit critique. Je ne crois pas, quant à moi, que pour devenir meilleur, le critique doive observer les préceptes d'une morale stoïque, se réserver et s'efforcer coûte que coûte de garder la pose; il ne lui est pas tant demandé de conformer sa conduite à un modèle abstrait de sagesse, que de dialoguer avec les discours de ses semblables. Je ne suis pas mûr pour le musée, ni pour la tombe.

**F.B.**